



LE MIRABEAU

ABONNEMENT

payable anticipativement :

Belgique, un an, fr. 4 —
six mois, " 2 —

Pour l'étranger, le port en sus.

ORGANE DES SECTIONS WALLONNES

PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Rédaction : Rue Coronmeuse, 46. — Administration : Place du Martyr, cour Sauvage, 23, à Verviers.

NOUS VOULONS EXERCER NOS DROITS

Annonces, 10 centimes la ligne.
Reclames, 20 id. id.
Une réduction de 50 p. c. sera accordée à nos abonnés d'un an ainsi qu'aux Sociétés de Libre-Pensée et de Secours mutuels.

Jeux de Princes.

L'Angleterre et la Russie vont couronner l'œuvre de la question d'Orient par l'œuvre de la question des Indes.

Il y aura encore un attrapage entre les Cosaques et la perfide Albion.

Seulement au lieu de se passer sur le dos des Turcs, la chose se passera, cette fois, sur le dos des Afghans; — à part ça, ça sera tout à fait la même chose.

Décidément, on voit bien que ce ne sont pas les rois et les empereurs qui se battent : sans quoi, ils ne livreraient peut-être pas tant de batailles !

Voyez-vous cet ouvrier, paisible, qui travaille ? Sa petite famille est groupée autour de lui. C'est lui qui la fait vivre, qui la nourrit. Et l'entendez-vous se parler à lui-même :

— Courage ! j'éleverai mes frères et mes sœurs. Je leur ferai apprendre de bons métiers, et, comme moi, ils gagneront honnêtement leur vie. J'amasserai aussi un peu d'argent. Je me marierai ; j'aurai des enfants. Et ces enfants me nourriront, quand je serai vieux, comme j'ai nourri mon père et mes petits frères...

Et comme il parle, voilà que la porte s'ouvre, et il voit entrer son Souverain, qui lui crie :

— Allons debout ! Laisse-là ton travail, et ta maison, et ta famille. Prends ton fusil ! Debout ! Il y a là bas un petit peuple dont j'ai envie de ne faire qu'une bouchée. Debout ! Je veux agrandir mes domaines, augmenter ma liste civile. Quitte ta maison, qui tombera en ruine ; perds cet argent que tu avais mis toute ta vie à amasser. Debout ! debout ! Va mourir !

Et il y a là un enfant qui dit :

— J'apprendrai un bon métier, comme mon frère. Je travaillerai comme lui ; comme lui je serai homme, et je serai honnête homme.

Et pendant qu'il parle, il entend quelqu'un derrière lui. Il se retourne et il aperçoit son Souverain, qui lui crie :

— Petit enfant, je te prends ton frère ; petit enfant, je te prends ton pain. Il faut que je fasse du bruit dans le monde. Toi, tu iras où tu pourras. Mais si tu deviens un vagabond, je t'emprisonnerai. Si tu deviens un voleur, je te mettrai au bûche. Embrasse ton frère qui va mourir pour moi.

Et il y a là encore une jeune femme. Et elle dit :

— J'épouserai cet homme qui travaille. Je l'aime et il m'aime. Il me rendra heureuse et je le rendrai heureux...

Et alors quelqu'un vient s'asseoir à côté d'elle et elle reconnaît son Souverain, qui lui crie :

— J'ai besoin de la Turquie ; j'ai aussi besoin des Indes ; et j'aurai encore besoin de beaucoup d'autres choses... Pour ça, il me faut une victoire... C'est pourquoi, jeune femme, il est nécessaire que des hommes aillent se massacrer quelques jours. Embrasse ton amant qui va mourir.

La bataille est finie. Il y a des cadavres pleins les champs. La lune roule dans les cieux, livide et pâle, comme la tête d'un décaité. L'herbe est toute rouge. L'ouvrier est tombé. Il se soulève à

demi, sur son coude ; il regarde. Et au loin, — tout au loin, — il aperçoit ses frères que les gendarmes emmènent... et sa fiancée qui arrête les passants sur le trottoir.

Il aperçoit son Souverain qui boit du vin de champagne dans un crâne et qui trique avec le Souverain ennemi ; tous deux se congratulent et trempent leur plume dans du sang pour signer un traité de paix.

Et, alors, l'ouvrier se sent frappé à mort ; il met la main sur une blessure par laquelle sa vie s'échappe peu à peu, et il s'écrie :

Jeux de princes !...

Où allons-nous, mes frères, où allons-nous.

Le Liégeois a consacré une colonne de son dernier n^o à l'Internationale et aux grèves. La vue d'affiches rouges invitant les ouvriers à se réunir pour s'occuper du salaire et de la durée de la journée de travail, lui a fait perdre la tramontane et, en véritable dindon que le rouge exaspère, il s'en prend aux meneurs de l'Internationale.

En attendant il donne quelques conseils aux ouvriers. En voici un : « Les travailleurs doivent être comme leurs maîtres : user de patience en attendant des temps meilleurs, réduire le plus possible les dépenses, afin de joindre les deux bouts. » Mais, bon Liégeois, vous ignorez sans doute que nous ne saurions plus réduire nos dépenses qu'à condition de ne plus manger et que malgré cela nous ne pouvons joindre les deux bouts.

Le vénérable Père qui rédige cette pieuse feuille verse un pleur en songeant à la situation pénible des patrons qui travaillent à perte afin de « donner du travail aux pères de famille chargés d'enfants et dont le sort inspire pitié à des maîtres pleins de cœur. »

Cette ritournelle commence à vieillir, camarade d'Algoffe, il y a longtemps que l'on connaît la charité inépuisable de ces maîtres pleins de cœur.

Mais le pieux écrivain qui veut prouver combien sont mensongères les accusations lancées par les socialistes n'hésite pas pour dire que les Mirabeau, les Robespierre, les Danton, les Louis Blanc, les Raspail n'ont qu'un but, spéculer sur la malheureuse situation des ouvriers pour se faire un piédestal pour arriver à la fortune et aux honneurs et que presque tous, à l'heure de la défaite, n'ont songé qu'à leur salut abandonnant les troupes qu'ils ont poussées à la révolte.

Les croque-morts de toute nuance savent se faire de la misère et de l'ignorance des ouvriers un piédestal ; ils savent à merveille, en prêchant aux autres, la résignation, l'humilité, la sobriété, ou pour être plus vrai l'abstinence ; ils savent, répétons-le, vivre dans l'abondance et jouir du superflu en ne gagnant même pas le nécessaire. Mais les hommes que dénigre le monsieur d'Algoffe ont presque tous enduré toutes les souffrances qu'engendre la misère ; plusieurs d'entre eux sont morts sur l'échafaud, mais aucun d'eux ne s'est enrichi aux dépens des masses.

Monsieur d'Algoffe demande ce que l'on deviendra le jour où les ouvriers n'auront plus qu'un but : « celui de trouver leur paradis ici-bas. » Ma foi, nous croyons que la position de ceux qui vivent aux dépens des autres et qui exploitent les masses au nom du Christ ne sera pas très brillante alors, mais comme il y a assez longtemps que ceux-là « font leur beurre » nous les laisserons vivre sur leur graisse sans nous inquiéter d'eux.

BÉBÉ

LIÈGE.

Par çà, par là.

Pour être conforme à notre titre, nous nous occuperons un peu de tout, dans ce petit espace dont nous pouvons disposer. Cependant, nous aurions beaucoup à dire si nous devions relater ici tous les actes des patrons envers les ouvriers liégeois.

Tenez, ne parlons pas de la crise industrielle et commerciale qui nous frappe si cruellement ; car d'habiles écrivains socialistes nous ont complètement renseignés sur ce sujet. Ils nous ont clairement démontré les causes, les effets ; ils nous ont dit aussi quelques mots sur ceux qui nous l'ont amenée. Certes, nous sommes parfaitement au courant de cet état de choses, mais ce que jusqu'à présent on a omis de nous dire, c'est qu'il y a des patrons qui profitent de ce malaise général pour restreindre l'ouvrier, si cela est encore possible.

Un patron de notre cité use, en ce moment, d'un procédé qui jusqu'à présent nous était encore inconnu.

Voulez vous avoir connaissance de ce procédé ? Eh bien, lisez et appréciez :

Ce patron, qui s'est enrichi au détriment de ses ouvriers, accepte tous les ouvriers qui se présentent pour avoir de l'ouvrage, les fait travailler pendant deux ou trois jours, prend leur livret, puis les congédie pour huit jours, en leur demandant toutefois de passer tous les jours à l'atelier. De cette façon, s'il avait un ouvrage pressant il pourrait disposer d'une vingtaine d'ouvriers qu'il tient sous ses ordres et qu'il n'occuperait que lorsqu'il en a besoin. On nous objectera peut-être que ces ouvriers n'ont qu'à s'occuper chez un autre patron et ne pas se soumettre à ce servilisme digne des temps antiques. Mais, est-ce qu'ils le peuvent ? Y a-t-il de l'occupation à volonté ? Non. Et nous, pauvres ouvriers, nous devons nous courber sous le joug despotique de ces patrons. Mais, le temps est proche où nous pourrions crier : Arrière, privilèges ! Arrière, bourgeois enrichis ! Arrière, tous ces parvenus au détriment de nos pères et de nous-mêmes ! Place aux déshérités, place aux producteurs !

Autre chose : Les ouvriers d'un atelier de construction viennent d'être les dupes de leur directeur. Celui-ci avait donné dernièrement deux pièces de machine à faire chez un patron des environs ; nous ne savons combien d'ouvriers on a

mis à ce travail, encore est-il que ces deux pièces ont été achevées en trois jours. Ce directeur força alors ses ouvriers à faire ces pièces sur le même laps de temps, chose qui est, d'après ce que nous ont dit certains citoyens qui sont de la partie, impossible à faire dans cet atelier, vu que l'outillage n'est pas aussi complet que dans l'autre.

Voilà bien de la tartuferie! Avec tout cela, les ouvriers seront obligés de reprendre leur livret, ou de faire ces pièces sur un plus long laps de temps, et à meilleur marché.

Il paraît, d'après ce que nous a dit un citoyen houilleur, qu'un directeur de charbonnages a dit aux ouvriers qui travaillent dans ce lieu de délices (comme l'a dit D'Andrimont, le sénateur), que celui qui gagnait *trois francs* par jour avait trop pour vivre, et que l'on diminuerait le salaire dans le courant de la quinzaine prochaine.

Certes, nous croyons que l'ouvrier qui gagne 3 francs par jour a assez pour manger du foin; mais qu'il se trouverait encore dans la gêne s'il devait manger (ce qui est cependant indispensable aux chevaux) de l'avoine. Allons, patrons dénaturés, attachez une corde au cou de vos ouvriers et menez-les dans les prairies pour y brouter l'herbe.

Mais prenez garde, ô bourgeois, le temps de la justice est proche! Et plus nos souffrances seront grandes, plus grand sera votre châment, ce qui, soit dit entre parenthèses, ne tardera guère.

HECTOR DE LIÈGE.

Le Socialisme et les Campagnards.

Quand nous jetons un coup d'œil en arrière, nous voyons, et personne ne saurait le contester, que notre Idée a fait un grand progrès. Cependant, plus l'instruction sera répandue, plus le socialisme comptera d'adeptes; car, remarquez-le bien, dans les grandes villes de l'Europe, les foyers du progrès, les socialistes s'y comptent par milliers. Exemples: Berlin, qui a dû être mis en état de siège, tellement cette Idée gagne du terrain, et qu'elle fait peur aux tyrans, Paris, dont la bravoure de nos frères a été reconnue à différentes époques, et qui est désigné, non par des écrivains socialistes, mais par des catholiques, comme le foyer de la Révolution, Pétersbourg, qui, pour le moment, renferme une foule innombrable d'étudiants aux tendances socialistes qui font trembler l'Empereur de toutes les Russies. Madrid, où toutes les troupes doivent continuellement se tenir prêtes à la bataille, car cette ville s'attend, d'un moment à l'autre, à passer des mains des despotes aux mains des socialistes. Avons-nous besoin de signaler les autres capitales et autres grandes villes, non-seulement de l'Europe, mais du globe entier? Non, n'est-ce pas, tout cela est trop connu.

Mais cela suffit-il que les citoyens des grandes villes comprennent leurs droits et leurs devoirs? Non; nous voudrions que notre Idée fut inculquée, non-seulement aux citadins, mais aux campagnards qui, au fond, sont de purs socialistes, mais qui ne connaissent le socialisme que par l'explication que leur a pu donner un ignorant curé, un imbécile qui ne sait pas lui-même ce que c'est que le socialisme. Voilà où le mal se trouve. Notre devoir est de l'en extirper. A nos yeux, nous ne devrions pas combattre le cléricisme ni toutes autres opinions religieuses; respectons toutes leurs sottises croyances et bornons-nous à leur expliquer le véritable socialisme, et une fois qu'ils le comprendront, toutes les croyances et momeries religieuses tomberont d'elles-mêmes. Car, sachez-le bien, compagnons, tous ces préjugés et ces superstitions n'existent que par l'ignorance des masses.

On nous objectera peut-être qu'en agissant de la sorte, c'est à-dire en laissant le catholicisme et toutes ces croyances debout, ce serait avancer dans un bourbier duquel on ne pourrait sortir. A cette objection, nous répondons que cette manière d'agir retarderait bien un peu la marche du progrès, mais souvenons-nous de cette phrase d'un

de nos amis: « Le progrès marche, marche tous les jours et jamais ne s'arrête. » Et que le prêtre fasse tout ce qui lui est possible pour entraver la marche, il en sera toujours pour ses peines et n'y gagnera rien.

On se plaint à répéter que les campagnards sont des ignorants; la chose est facile à excuser et nous allons tâcher de vous la démontrer, afin que tous les socialistes puissent y remédier.

Le campagnard a eu pour toute école le presbytère ou la maison commune, et pour tout maître son curé ou un sacristain. La plupart du temps dont il a pu disposer pour son éducation a été employé à lui faire nasiller des prières, apprendre un peu à lire et à savoir un peu écrire. Concernant les notions politiques, il ne possède que celles que lui a inculqué son curé. Ce dernier, dans son ignorance, s'est borné à lui enseigner que le parti catholique est le parti de la justice, de l'équité, tandis que du nôtre, il ne lui en a jamais parlé, si ce n'est pour lui dire qu'il n'est composé que de pétroleurs, de massacreurs, de tueurs de femmes et d'enfants. Le campagnard peut-il, avec une telle éducation, être à la hauteur des citoyens des villes?

Non, mille fois non!

Pas de maux sans remède, dit un proverbe. Et pour celui-là, le remède est assez facile. A notre point de vue, nous trouverions que ceux qui vont suivre suffiraient pour remédier à cet état de choses.

Repandre à profusion de petites brochures socialistes, surtout des almanachs; car une grande partie de nos campagnards n'ont pour toute bibliothèque qu'un livre de ce genre, mais qui est catholique. Dans cet almanach, le clergé y débite une foule de niaiseries, des nécrologies de quelques évêques, curés, etc., des encouragements aux martyrs Duchesne, Germiny et autres gens de cet acabit.

Donner des conférences, où on leur démontrerait le socialisme sous son véritable aspect. Il serait bon de joindre à ces conférences (comme cela se pratique au Franklin) une partie musicale et une tombola de livres à laquelle on pourrait donner comme lots des abonnements aux journaux socialistes. De cette façon, les campagnards iraient passer la soirée du dimanche avec plaisir dans ces lieux d'émancipation. Même de plus, la conférence serait le sujet de la causerie de toute la semaine.

Tous pourraient aussi contribuer à l'émancipation de ces malheureux (car ils sont malheureux, ces pauvres campagnards), en s'abonnant à un journal socialiste, et lorsqu'ils l'auraient lu, l'envoyer au moyen d'un timbre d'un centime par la poste à une connaissance de la campagne, afin que celui-là la passe à d'autres personnes.

Nous reconnaissons que cette tâche est difficile et que tous, nous devons mettre tout notre dévouement en œuvre pour arriver à un heureux résultat. Mais quoi qu'il en soit, comme socialistes, nous nous devons tout entier au bien-être de la société et nous espérons que tous, nous ne ménagerons rien pour atteindre un si noble but.

H. D.

Un bouquet d'étincelles.

Citoyens Rédacteurs.

Bien qu'il soit regrettable de voir des socialistes se disputer entre eux, au lieu d'unir leurs efforts contre l'ennemi commun, bien que jamais je n'aie voulu entrer dans des discussions que je considère comme oiseuses et inopportunes dans le moment où nous devrions être plus unis que jamais, je me vois obligé de demander une place dans les colonnes du *Mirabeau* pour protester contre un article paru dans le *Cri du Peuple* du 16 mars.

Dans cet article, poli et délicat comme un soulier de maçon, on arrive, après avoir dénaturé un article de la *Chronique* de Bruxelles, à calomnier un homme qui a rendu trop de services

aux socialistes pour que ceux-ci aient le droit de l'insulter et de le bafouer.

Le premier devoir d'un socialiste est de dire la vérité; or, dans l'article en question, il est dit que MM. Janson et Demeur se sont levés avec empressement pour donner la main à M. Debruyne, député catholique. De là, grande colère du citoyen Egidius, qui dénonce au peuple le citoyen Janson et le voue au mépris universel. Rien que cela! Le citoyen Egidius a, pour pouvoir vouer le citoyen Janson au mépris universel, usé d'un procédé très-méprisable et il est de notre devoir de protester contre de semblables manières d'agir.

Voici comment s'exprime la *Chronique* en parlant de l'entrée de M. Debruyne: « L'honorable » membre a fait son entrée escorté de M. Van » den Steen. Mais à peine avait-il pris place sur » son banc qu'il s'est levé avec empressement et » s'est avancé vers la gauche et a serré la main » à MM. Janson et Demeur. »

Le *Cri du Peuple* a dénaturé la version de la *Chronique*, et non-content de se servir d'un moyen peu délicat pour faire suspecter les intentions de M. Janson, le citoyen Egidius rappelle que Janson n'est arrivé que grâce à la Caisse des *Solidaires* et de l'*Internationale*.

Quand bien même le citoyen Egidius (???) devrait me livrer à la vindicte du peuple, je me vois obligé de lui dire que ces assertions sont fausses et que, de plus, il les savait fausses. Janson a eu sa réputation faite lors du procès De Buck et n'a pas eu besoin, pour faire sa fortune, de puiser à la Caisse des *Solidaires*, ni de l'appui de l'*Internationale*, qui n'existait pas alors en Belgique.

De plus, dans beaucoup de circonstances, nous avons eu besoin du concours de Janson, et en écrivant son *étincelant* article, le citoyen Egidius aurait dû se rappeler qu'il n'y a pas encore bien longtemps, il défendait à Liège des membres de l'*Internationale*.

Si sa plaidoirie ne fut pas éblouissante et *étincelante* assez au gré du citoyen Egidius, du moins son influence nous servit beaucoup, et pour se dédommager de ses peines, il ne vit pas dans ses mains *étinceler* l'argent de l'*Internationale*.

Je sais que l'on ne peut, par le temps qui court, se fier aux promesses de personne; je ne veux me poser en admirateur ni en détracteur de Janson, mais celui qui se dit socialiste prouve qu'il ne l'est pas quand il a recours à de semblables moyens pour dénigrer quelqu'un.

Si celui qui s'est couvert du pseudonyme d'Egidius avait eu une *étincelle* du feu du socialisme, il n'aurait pas dénaturé l'article publié par la *Chronique* et nous eût épargné ses *étincelants* commentaires.

Agir ainsi, c'est déconsidérer le parti que l'on prétend défendre, et tout homme qui possède une *étincelle* de bon sens sait qu'un parti qui se respecte ne doit avoir recours ni à la calomnie, ni au mensonge.

C'est comme socialiste que je proteste contre la manière de faire du citoyen Egidius, à qui je conseille de chercher à prendre une *étincelle* au flambeau de la vérité pour s'éclairer un peu. Il en sera peut-être un peu moins abracadabrante, un peu moins resplendissant ou *étincelant*, mais il ne pourra qu'y gagner, et s'il veut se rendre utile à la cause qu'il prétend servir, qu'il soit du moins juste et vrai.

Ce n'est pas en ramassant de la boue dans les égouts et en la jetant à la figure des passants que l'on prouve la justice de la cause que l'on défend.

Tous les goûts sont dans la nature, mais il me semble qu'il n'est ni éblouissant ni *étincelant* d'éclabousser les gens pour se donner le plaisir de poser en pur purissime. UN RAYONNANT.

Petites Nouvelles.

Gand. — Lundi dernier, comme nous l'avons annoncé, a eu lieu à Gand un grand meeting concernant la révision de la loi de 1842, sur l'instruction primaire.

Ce meeting a très bien réussi. Le nombreux

public qui y assistait a acclamé la lecture des considérants suivants :

» Considérant l'instruction comme un des principaux services publics que l'Etat a à régler.

» Considérant que l'instruction est un levier puissant du développement intellectuel du peuple.

» Considérant que de tous temps les religions n'ont été qu'un instrument d'asservissement et de domination pour les masses.

» Le meeting déclare :

1° Que l'instruction doit être obligatoire pour tous les enfants âgés de moins de 14 ans.

2° Que l'instruction à tous les degrés doit être accessible à tous et gratuitement.

» Enfin que l'instruction doit être laïque et scientifique, que toute idée religieuse doit en être exclue et considérée comme chose privée.

Ces résolutions, comme on le voit, sont franches et rationnelles. Nos libéraux oseront-ils encore parler de l'alliance des socialistes avec les calotins ?

C'est le dimanche 20 avril qu'aura lieu à Gand la grande manifestation à l'effet de fêter la sortie de notre ami Verbauwen, condamné, comme on sait, à 18 mois de prison pour avoir dit ce qu'il pensait.

Nous raviendrons sur cela dans notre prochain numéro; seulement, nous faisons appel à tous les groupes de province pour qu'ils s'arrangent de façon à être de cette manifestation.

Les demandes de renseignements et les communications doivent être adressées au comité central des associations ouvrières de Gand, in den Duitsch. Près de l'église St-Jacques, Gand. (Voix de l'ouvrier.)

Voici trois inventions récentes dues à des femmes :

Madame Walton a inventé un procédé qui amortit le bruit des traits de chemins de fer sur les rails.

Une Française, madame de la Moussage, a inventé l'aléscope, appareil d'optique qui rend de grands services à la photographie.

Une dame Suédoise a inventé une machine à fabriquer les filets qui a paru d'une si grande utilité que le gouvernement danois en a fait l'acquisition. LE DROIT DES FEMMES.

L'anniversaire de la mort de Mazzini (10 mars) a été célébré solennellement à Gènes et à Rome; beaucoup de couronnes ont été déposées au Capitole et deux discours ont été prononcés.

Quinze cents tisseurs et fileurs de Cornimont (France) se sont mis en grève, refusant une réduction de 10 % sur les salaires.

Les ouvrières cigarières, au nombre de 800, s'étaient mises en grève pour obtenir l'abolition de punitions odieuses. Trois jours après, le directeur annonça que les punitions seraient abolies.

Des grèves sont encore annoncées à Reims, au Cateau et parmi les cantonniers d'Epinal.

Une grève vient d'éclater à Honfleur, parmi les charpentiers de navires, perceurs et calfats.

La grève de Liverpool continue; à Londres, deux mille cinq cents machinistes refusant la réduction de 7 1/2 % sur les salaires se sont mis en grève.

Les mineurs de Durham se sont également mis en grève, ne voulant pas accepter une réduction de salaire de 20 % pour une catégorie d'ouvriers et de 12 % pour les autres. Les patrons ont refusé un arbitrage; sept mille ouvriers sont sur le pavé.

Les ministres de la République française continuent d'appliquer les lois impériales en matière de presse. Le journal la *Révolution française* va être poursuivi une seconde fois pour insertion d'articles et de lettres signés de plusieurs hommes de la Commune ou de leurs initiales. C'est ainsi

que l'on peut, une fois qu'on est ministre, agir tout autrement qu'on ne pensait quand on ne l'était pas. (Le Prolétaire.)

Nous recevons le second numéro du journal la *Réforme*, journal republicain radical, organe des intérêts ouvriers.

Nous souhaitons la bienvenue à notre nouveau confrère, et nous sommes heureux de constater que les organes défendant la cause du prolétariat deviennent de plus en plus nombreux. Nous en reparlerons dans un prochain numéro.

La *Réforme* s'édite à Lyon; le prix de l'abonnement pour la France est de six francs par an.

Nous avons reçu les trois premiers n° du *Révolte* paraissant à Genève. C'est avec la sympathie la plus profonde que nous saluons ce nouvel organe du socialisme révolutionnaire.

Malgré les poursuites exercées contre la presse socialiste, rien n'altère le courage de ceux qui luttent pour le droit et la justice.

Les articles du *Révolte*, rédigés avec une rare énergie, retrempe la foi et raniment l'ardeur de ceux qui espèrent en la *Révolution*.

Le *Prolétaire*, journal republicain des ouvriers démocrates socialistes, a consacré un numéro spécial à la célébration de l'anniversaire de la Commune de Paris. Si les partisans de l'ordre ont cru détruire le socialisme, en proscrivant et massacrant cent mille citoyens s'ils doivent être complètement désillusionnés par la persistance avec laquelle les ouvriers français réclament l'amnistie et se déclarent solidaires de la cause communaliste.

Le *Bulletin socialiste révolutionnaire* (*Bolletino socialista rivoluzionario*) a paru imprimé sur papier rouge, consacré tout entier à l'anniversaire du 18 Mars.

Ce n'est pas dommage que Monsieur Thiers soit mort, mais lui qui croyait avoir à jamais terrassé la Commune ferait de bien grands yeux s'il pouvait un instant se rendre compte de la situation.

ERRATA. — Des fautes regrettables s'étant glissées dans notre article : LE 18 MARS 1871, nous en rétablissons plusieurs :

1^{re} page, 2^e colonne, au lieu *dont le butin*, lire *le but*.

1^{re} page, 3^e colonne, au lieu : de sergents de ville et de mouchards *volontaires*, lire : de mouchards *de l'empire*.

Même colonne, au lieu de *émancipative*, lire *émancipatrice*.

2^e page, 1^{re} colonne, au lieu de monarchistes *civilisés*, lire *coalisés*.

2^e page, 2^e colonne, au lieu de : tel membre de la *Commission*, lire : de la *Commune*.

3^e page, 2^e colonne, au lieu de : l'arrêt des *proscrits*, lire : des *poursuites*.

L'HIVER.

Le froid règne. Par lui, les campagnes sont blanches; Dans les monts, on entend le bruit des avalanches; Les bois sont dénudés; muets sont les oiseaux; La bise a suspendu le murmure des eaux. L'enfant glisse en riant sur les mares glacées; Sur les chemins, on voit les neiges entassées. Le ciel est monotone et les champs sont déserts; Le givre et les bruyards accaparent les airs. L'ombre s'étend partout. Partout le travail chôme; La crainte a remplacé la gaieté sous le chaume. Dans les villes, l'hiver n'est pas moins rigoureux. Sans feu, dans leur logis, combien de malheureux Grelottent résignés? Et combien de victimes De la faim, dans leur rage, ont recours à des crimes Pour manger? Pauvres gens déshonorés, flétris, Parce que le travail ne les a point nourris! Et tandis que l'un pleure, on entend l'autre rire; Puis un autre offrira du pain pour un sourire A quelque pauvre mère élevant son enfant. Résiste-t-elle? hélas!... le vice est triomphant.

L'enfant vivra peut-être... et la femme rougie Par l'impudeur ira s'abîmer dans l'orgie. Triste société faite par nos aïeux. Avec des rois; avec des prêtres et des dieux, Pour base ayant la faim, la luxure, les larmes, Et pour autorité le servage et les armes! A ces calamités, l'hiver s'ajoute encor. Comme si leur spectacle exigeait un décor. Et l'on dit que le peuple est affranchi... Mensonge! Ce langage est un leurre; il fut longtemps un songe. De l'esclave l'on n'a transformé que le nom; Détaché de la glèbe, on l'attache au canon; Qu'il s'appelle ouvrier, artisan, militaire, Il devra manœuvrer et le fer et la terre: Il devra travailler jusqu'à ce qu'il soit vieux; Jusqu'à ce que la mort vienne éteindre ses yeux. Mais si l'hiver l'arrête en ses travaux pénibles, Il aura trop longtemps ses deux bras disponibles. Son sang bouillant, hier, de main se glacera... Est-ce ainsi que toujours le travailleur vivra? Non! les hommes futurs ne craindront plus la neige, Ni tempêtes, ni vents. Si le ciel les assiege, Ils lutteront, puissants, contre tous ses fléaux; Que ce soit l'ouragan, ou la foudre ou les eaux. Sous des abris chauffés, ils feront la lecture: Les uns étudieront le globe et la nature; D'autres s'initieront aux sciences, aux arts; A tous les faits acquis provenant des hasards, Puis d'autres parleront des astres, de physique Et de mythologie, et de métaphysique. Dieu sera discuté, réfuté, renié. Quiconque aura menti, médit, calomnié, Sa mémoire sera publiquement flétrie. Et quand le monde aura l'univers pour patrie Tous les rois seront morts, les fétiches détruits; Les nations vivront sans guerres et sans bruits.

En attendant les jours de l'ère sociale, L'hiver souffle du nord sa bise glaciale. Les Alpes et les pics deviennent menaçants; La tourmente est dans l'air... C'est ainsi tous les ans! EUGÈNE CHATELAIN.

LA MORT

POÉSIE RÉALISTE

I.

Philosophe, rêveur, savant, rhéteur, déiste, S'il est un Dieu puissant auquel rien ne résiste, Qui fixe de chacun et la vie et le sort, C'est ce pouvoir caché qu'on appelle la **Mort**! Pouvoir épouvantable, étonnant, invincible, Qui d'un être animé fait un être insensible; Qui, tuant les humains, brisant arbres et fleurs, Fait surgir parmi nous les sources de nos pleurs.

Et puisqu'il faut donner une forme à l'image, Moi, je la dépeindrai grimaçant avec rage, Debout, le bras tendu, montrant le trou béant, Où l'homme disparaît et retourne au néant.

En traçant de sa force une esquisse fidèle, Je grouperai des faits, des scènes autour d'elle: L'accident, le combat, le crime, l'échafaud, Et toutes leurs horreurs... Telle est l'œuvre qu'il faut.

II.

Voyez près d'un malade, un docteur, un ministre, L'un prescrit l'opium, le second administre. Un pieux sacrement avec une oraison, Le moribond avale et prière et poison.

L'un ordonne, on l'écoute, en vertu de son titre; L'autre conservera sa voix haute au chapitre. Médecins et curés, bien qu'étant peu d'accord, Se font, à leur insu, pourvoyeurs de la mort.

Au feu!... C'est l'incendie où des hommes accourent Pour sauver un enfant que des flammes entourent. C'est à qui luttera pour mieux le secourir... Inutiles efforts! L'enfant devait mourir.

Quel horrible fracas!... Sur un pont qui s'écroule, Un train de voyageurs se brise. Il tombe, roule Dans un torrent rapide. Et cent infortunés Vont périr sans secours, par les eaux entraînés.

Près d'un réchaud éteint, j'aperçois le cadavre Presque nu d'un vieillard. C'est un tableau qui navre. Sa chambre est dénudée et l'armoire est sans pain, Par le suicide, il a mis un terme à sa faim.

Ici, dans cette alcôve, une main vengeresse A frappé, d'un seul coup, l'amant et la maîtresse. Ils désiraient tous deux mourir entrelacés... Adultère puni!... Désirs réalisés!...

Et là, c'est un garçon se brûlant la cervelle.
La fille qu'il aimait apprenant la nouvelle.
En a ri. Celle-ci, mère sept mois après,
Etrangla son enfant... Tous faits tristes et vrais.

III.
Immobilisés, sans vie, exposés à la morgue,
Une foule de gens curieux et sans morgue
Les regardent. Ce sont des noyés, des pendus,
Que le crime a tués, que le vice a perdus.

Parmi les corps blenis est celui d'une femme
Encore jeune. On dit que des tours Notre-Dame,
Ivre, elle s'est jetée. Un drame entier est là.
Son nom importe peu; le drame, le voilà :

Elle avait deux amants : -- tant pis pour sa mémoire! --
Un richard et son fils, comme elle, aimant à boire.
L'un et l'autre ignoraient baiser le même sein.
Le fils devint jaloux. Ce fut un assassin.

Il tua son père. Ah ! ! ! La mort insatiable
Par la main du bourreau punira le coupable.
Et l'auteur de ces maux que troubla le remord,
Vivante, se jeta sous les pieds de la Mort.

Mais, là-bas, n'est-ce pas l'échafaud qui s'élève,
A l'heure où le soleil tranquillement se lève?
Un homme y va monter. Quels lugubres apprêts !
La loi le veut. C'est bien. Sa tête tombe... Après ?

— O vous, qui de sang-froid, frappez les parricides,
Vous êtes à mes yeux, inhumains, homicides.
Juge et législateur, pourquoi condamnez-vous ?
Quand la science a dit : les assassins sont fous,

IV.
Regardez, maintenant, ces éclairs et ces vagues,
Ce vaisseau dématé d'où partent des cris vagues.
Il erre au gré des flots, chassé par les courants,
Encombré de débris, de morts et de mourants.

La tempête a couché cinq cents hommes et femmes
Sur le pont du navire, où déferlent les lames.
L'un se tord, l'autre râle; ils meurent sans espoir
Emportés un à un dans le tourbillon noir.

Le sol remue et tremble; une ville s'effondre;
Sur cent mille habitants tous les fléaux vont fondre :
Les uns sont écrasés, les autres foudroyés,
D'autres ensevelis, tous les autres noyés.

Le Vésuve est en feu. Sa lave brûle et tue.
Depuis des milliers d'ans, ce feu se perpétue.
Il répand la terreur, la dévastation.
Partout la mort préside à la destruction.

Où, c'est la mort qui tient le gouvernail du monde,
Qui nous jette au tombeau dans la terre profonde.
Si la vie a créé le Droit et le Devoir,
La mort est une force... et la force un pouvoir.

V.
Et la guerre ! Pourquoi des millions d'existences
Vont-elles succomber presque sans résistances ?
C'est stupide ! c'est bête ! et c'est horrible à voir.
L'on se bat, l'on se tue. Et pourquoi ? — Sans savoir. —

Il n'en est pas ainsi dans les guerres civiles ;
Défenseur d'une idée on lutte dans les villes.
Souvent un contre dix, parfois un contre cent,
Satisfait en mourant d'avoir versé son sang.

Un grand artiste a peint : LE TRIOMPHE DE L'ORDRE : (1)
Dans une fosse, on voit des fusillés se tordre
Sur les corps entassés de soldats fédérés
Qui, par d'autres soldats ont été massacrés.

Les vaincus sont entas devant les mitrailleuses.
C'est la mort qui commande aux forces versaillaises.
Ainsi, de ses enfants, Paris perdit un tiers,
Tués par Mac-Mahon obéissant à Thiers.

VI.
Que penser de la mort qui fait des hécatombes ?
Qui fait aux prisonniers creuser, par eux, leurs tombes ?
Qui maintient l'épouvante à chaque instant du jour,
En supprimant la vie, en détruisant l'amour ?

Nous faut-il la négier ? Nous faut-il la maudire ?
Lorsque l'humanité meilleure pourra dire :
— Aimons-nous ! Vivons mieux ! La raison prévaudra ;
Nous mourrons résignés quand la mort nous tuera.

EUGÈNE CHATELAIN.

(1) Tableau de Picchio, refusé par le Jury des
Beaux-Arts en 1874. Le Triomphe de l'ordre est une
scène d'exécutions de fédérés au cimetière du Père
Lachaise, sur le bord d'une fosse qu'on leur avait fait
creuser. Mai 1871.

Nécrologie.

Lundi 10 mars, a eu lieu l'enterrement civil du
citoyen Grégoire, mort en libre penseur à l'âge
de 34 ans. Une foule nombreuse l'a conduit au
cimetière où le discours suivant a été prononcé
sur la tombe au nom de la Fédération des sociétés
rationalistes.

Citoyens,
C'est au nom de la Fédération des sociétés rationalistes
que je viens dire quelques paroles d'adieu sur
la tombe de notre regretté ami et compagnon Jean
Louis Grégoire, qui toujours proclama l'émancipation
des travailleurs par la révolution sociale.

Grégoire était révolutionnaire socialiste, parce que,
comme il le disait lui-même, si la science s'ap-
puyait sur les préjugés religieux et détruit l'autorité di-
vine, il faut encore que le groupement des forces ou-
vrières détruise l'autorité humaine, qui, sous les noms
de rois, armée et exploités, affame ceux qui luttent
par un labeur incessant, pour le pain de chaque jour.

Grégoire faisait le bien non pas pour être agréable
à Dieu, auquel tant d'hypocrites salariés rapportent
leurs actions, mais parce que la bonté était la morale
de son cœur; jamais sa bourse ne fut fermée à l'appel
de la solidarité.

Grégoire fut bon fils, car sa mère, brave et digne
femme qui a su respecter ses dernières volontés, a
trouvé en lui un ferme et énergique soutien. Et puisse
le témoignage de profonde estime attesté par la foule
nombreuse qui accompagne les restes mortels de son
enfant adoucir sa douleur.

Et cependant dans la douleur de cette mère, dans
les regrets de nous tous, il y a une suprême consola-
tion : c'est que Grégoire est mort dans la confession
révolutionnaire, dans le bien accompli parmi les siens,
dans la dette payée à l'humanité.

Grégoire a su mourir en libre penseur, et il est beau,
citoyens, de voir cet ouvrier en face de la mort, pro-
fesser sans crainte les principes qui doivent régénérer
les hommes et leur apporter la liberté.

Les prêtres ne le canoniseront pas, ils ne lui don-
neront pas leurs bénédictions hypocrites, mais nous
qui l'avons vu à l'œuvre, nous pouvons affirmer que
Grégoire est mort dans la Révolution.

Citoyen Grégoire, au nom de tes nombreux amis,
au nom de tes frères de la libre pensée, reçois un
dernier adieu.

Colonne libre.

PROPAGANDE DE LA PRESSE.

Pour soutenir la Voix du Peuple, —	0 15
La tête duska sept ans, —	
Cu nè nin à kreure.	
On tiess kom' on vai donn'an,	
Mo Diu, ké môleur !	0 05
Vola on bon coupon.	0 05
E vola inn' dobe chaine,	0 05
Pour que les nettoyeuses qui sont au CHAT	
ne mettent plus cinq heures pour visiter	
une pièce,	0 10
Pour qu'elles consultent moins la Sainte	
Vierge qui est dans leur atelier,	0 10
Pour qu'elles se souviennent que c'est le	
malheureux tisserand qui paye tout,	
même.....	0 05
On ne marcotte avec avantage	
Dans les jardins que les fleurettes.	
En filature, pour être sage,	
On ne m'rcotte que les sayettes.	
Et les tisserands en souffrent.	0 25
Pour que le mauvais tisserand	
Devenu maître ourdisseur,	
Apprenne très-galamment	
Son métier avec honneur.	0 10
Ohé ! la fabrique P....	
Pour que le personnel de la police de Ver-	
viers soit augmenté de 20 %. (Pauvres	
hommes, ils ont la besogne si dure.)	0 05
Pour que messieurs les vicaires de la pa-	
roisse Saint-Remacle se catéchisent eux-	
mêmes,	0 10

Groupe externe de Mangombroux.

Compagnons,
La séance mensuelle aura lieu Samedi 5
Avril, à 8 heures du soir, ancien local, rue de
Mangombroux.

LE SECRÉTAIRE, J. L.

Association internationale des Travailleurs (LOCALITÉ DISONAISE.)

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ET OBLIGATOIRE de tous
les membres de la localité le samedi 22 mars
1879, à 8 1/2 heures du soir, en son local, rue
Trauty, 26, au premier.

ORDRE DU JOUR :

1. Renouvellement de l'administration.
2. Comment pourrions-nous parvenir à notre
émancipation ?

N. B. Tout membre absent à cette séance de-
vra se conformer aux décisions qui seront prises.

Rappelant les décisions prises antérieurement,
les membres qui n'auront pas renouvelé leur
carte à fin avril seront considérés comme ne fai-
sant plus partie de l'association.

Pour le Secrétaire, B. M.

Il y aura, le dimanche 13 avril 1879,
SOIRÉE AVEC CONFÉRENCE ET TOMBOLA,
au profit d'une œuvre de solidarité,

chez BAYET-ERWENNE, à PEPINSTER.

10 centimes d'entrée contre un billet de tom-
bola. Le Secrétaire, Th. P.

Les Sociétés rationalistes de la Vallée de la
Vesdre sont informées que le CONGRÈS TRI-
MESTRIEL aura lieu le dimanche 13 avril
1879, à 3 heures de l'après-midi, chez Mathieu
Rouvroy, près de la station, à Pepinster.

Les Sociétés qui auraient un sujet à mettre à
l'ordre du jour sont priées d'en donner connais-
sance le plus tôt possible.

MAISON P. MAUHIN,
rue des Franchimontois, 11, Andrimont

PIANOS

H. Hertz, Erard, Eleke, Cospers, Pleyel, Bern-
hardt, Dopera, etc., etc. — Garantis exempts de
tous défauts de construction, à des prix dé-
fiant toute concurrence.

Vendre bon marché pour vendre beaucoup

LONG CRÉDIT.

Andrimont, rue des Franchimontois, 11.

Librairie, Papeterie, Reliure, BIBLIOTHÈQUE EN LECTURE

Abonnements à tous les journaux de modes,
journaux financiers et journaux politiques.
Vente au N° des publications et journaux illus-
trés courants.

Grand Dictionnaire par Maurice Lachâtre,
payable par abonnements mensuels de 5 fr., 32 fr.
— Au comptant 30 fr., relié.

Histoire de la Révolution française, par Louis
Blanc, 34 fr. — Au comptant 32 fr., relié.

Encyclopédie nationale, par M. Lachâtre, 16 fr.
— Au comptant 15 fr., relié.

TABACS ET CIGARES
J. ELIAS, rue Spintay, 136,
VERVIERS.

En vente au bénéfice des déportés poli-
tiques à la Nouvelle-Calédonie :

Le portrait du citoyen *FERRÉ*, membre de la
Commune de Paris, fusillé à Satory le 28 novem-
bre 1871.

N° 1. Prix à Londres, 1 s.; à Paris, 1 fr. 25 c.
Paraîtront successivement : *Delescluze, Louise*

Michel, Trinquet, Varlin, Vermorel.

Pour les demandes d'envois et communications,
s'adresser au citoyen Joffrin, 60, Hartland Road,

Kentish Town, London, N. W.

On peut se procurer ces portraits chez Joseph

Probst, cour Sauvage, 23, place du Martyr, Ver-
viers.

Editeur responsable, Th. BRANDENBERG,
rue des Franchimontois-Andrimont.